

Esprit

1^{er} Août 1937.

Esprit 1^{er} Août 37

682

LES ÉVÉNEMENTS ET LES HOMMES

Emmanuel

Mouvier LE PROBLÈME DES LIVRES SUR L'U.R.S.S.

José Bergamin l'a formulé avec âpreté dans son discours au Congrès des Écrivains (reproduit par *Ce soir*), à propos de Gide. Voici ce qu'on dit en bref, même dans certains milieux qu'on ne saurait soupçonner de complaisance pour le communisme : « Le destin de l'Europe se joue en ce moment précis contre les fascismes allemand et italien, autour de ce point sensible : l'Espagne. Qu'on s'en réjouisse ou non, l'U.R.S.S. est une pièce essentielle de la lutte contre ces impérialismes. Tout ce qui l'affaiblit, moralement ou matériellement, affaiblit la paix ». L'argument, on le voit, n'engage pas nécessairement les positions doctrinales que chacun peut tenir sur le communisme en soi. Pour en examiner la valeur, jetons d'abord un coup d'œil sur les récents témoignages, qui se succèdent en rythme accéléré.

On laissait à entendre ici et là que Gide s'apprêtait à faire un pas en arrière. Le titre annoncé, « Retouches », pouvait donner crédit à ces rumeurs. En réalité, il fait trois pas en avant. En U.R.S.S., comme au Congo, avec cette sensibilité farouche et ce flair de naturaliste qui composent sa perspicacité, il a touché sur place les points faibles du régime. Retour du Congo, il apprit le mécanisme des compagnies concessionnaires qui éclaira ses souvenirs. Retour de l'U.R.S.S. il dépouille les témoignages, la presse, les actes du régime ; des lettres lui parviennent, des polémiques s'élèvent. C'est avec ces chiffres, ces débats, ce courrier que Gide a composé ces « retouches ». Et comme il s'agit, somme toute, du drame personnel qui pendant huit mois a développé les conséquences d'un acte public, c'est encore une page de Journal qu'il nous donne avec ce court traité. Nous aurions souhaité que l'auteur de *Numquid et tu* se détachât un peu des statistiques, qui tout de même ne sont pas son fort, et des polémiques, que le temps emporte, pour faire un peu plus de ce journal un Journal métaphysique. Nous lui posions la question en novembre : le système a-t-il été perverti, ou s'est-il perverti, *dépérit-il*, suivant une expression que Lénine appliquait à l'État, comme par la spontanéité de sa nature ? Gide nous laisse encore incertains. Une note

1. André GIDE, *Retouches à mon Retour de l'U.R.S.S.*, Gallimard.

(p. 61) semble aller loin : « Aussi bien, je crois que c'est une erreur d'attendre et d'espérer des seules circonstances sociales différentes un changement profond de la nature humaine. Que l'on m'entende, ce changement, il importe, il suffit déjà qu'elles le permettent ; et c'est beaucoup. Mais elles ne le motiveront pas. Car rien de mécanique ici, et sans réforme individuelle intérieure, nous voyons la société bourgeoise se reformer, le vieil homme « reparaître » et à nouveau s'épanouir ». Ne fait-il que reparaître ? Gide étale l'âme de cet « homme nouveau » : la délation, pour laquelle on choisit de préférence l'ami intime, l'enfant ; « du haut en bas de l'échelle sociale les mieux notés sont les plus serviles, les plus lâches, les plus inclinés, les plus vils ». Certains vantent l'honneur exceptionnel fait aux écrivains (en argent, en puissance) comme le signe de la spiritualité du régime. On sait maintenant dans quelle intention est rendu cet hommage à l'esprit. Gide a connu ces assauts, et ajoute non sans amertume sous l'ironie : « Ils ne m'ont pas trouvé rentable ! »¹.

Pierre Herbart, son compagnon de voyage, avait protesté dans *Vendredi* contre le premier « Retour de l'U.R.S.S. » Naguère encore il dirigeait à Moscou *Littérature Internationale*, la plus importante des revues soviétiques de propagande. Il pense qu'« il est impossible désormais de défendre l'U.R.S.S. sans mentir et sans savoir que l'on ment ». Et il parle². Il parle beaucoup en écrivain de ce pays où on ne peut pas parler : « Pour en parler, même si l'on approuvait tout, il faudrait remettre en question. Or il n'y a pas de question. Il n'y a pas de points d'interrogation. Des points d'exclamation, et rien que des points d'exclamation — on devrait dire d'acclamation... ». Un homme qui revient d'un tel climat est sursensibilisé à chaque bouffée qu'en apporte parmi nous le vent d'Est. Chaque chapitre gémit sur la servilité de certains chefs communistes d'Occident : « Pour A..., la grandeur, c'est piétiner ce que l'on aime... Il rêve sans doute du jour, où, pour servir, il dénoncerait la femme qu'il aime ».

Toutes ces rétractations ont même allure : une réaction d'honnêteté, un haut-le-cœur incoercible devant le mensonge. La même note, avec moins de passion blessée, est apportée

1. Faut-il dire un autre regret ? Romain Rolland a mérité cent fois le soufflet de la première page. Mais il y a le ton. Et on déplore qu'un tel livre sur un tel sujet prenne le départ sur une roserie littéraire.

2. Pierre HERBART. *En U.R.S.S.*, 1936, Gallimard.

par Sir Walter Citrine¹. Son témoignage a le calme d'un vieux travailleur habitué aux ficelles des statistiques et au bluff des organismes, sûr de ne pas s'en laisser conter, qui ne hausse pas le ton, ni les épaules, écoute, prend son temps, demande les chiffres, puis les explications sur les chiffres, ne répond rien, et fait intérieurement son bilan².

On n'a pas assez remarqué le temps que ces témoins ont attendu avant de renier leur foi, la manière douloureuse dont ils l'arrachent d'eux-mêmes : ce n'est pas là le ton triomphant, la légèreté de cœur du rénégat par fantaisie ou par intérêt. « Impossible de se taire plus longtemps » : ils disent tous cela d'une voix accablée, lourde de scrupules, d'amitié blessée, de patience épuisée. Est-ce le signe d'une vanité prompte à étaler son drame personnel ? Nous y reconnaissons bien plutôt la pesée d'une exigence morale irrépressible. Les choses ont dépassé la mesure. On peut, et devant certains dangers on doit bien taire les défauts, si graves soient-ils, de l'objet qu'on aime. Mais quand le mal en a gagné et corrompu le cœur, que pourrait signifier encore le devoir de se taire ? Quel pire danger peut menacer un être, un peuple, un idéal que d'être mort à soi-même ?

Nous devons à une colère comme celle de Bergamin le maximum de compréhension. Un homme est attaqué, désarmé, une main lui tend une arme quand toutes les autres se refusent, il ne cherche pas à qui est cette main, d'où vient l'arme. Et il défend son sauveur contre qui l'attaque avec un aveuglement où il serait injuste de ne pas reconnaître un certain sens de l'honneur. J'accorde encore qu'on ne peut demander à un combattant espagnol, en ce moment, trop de distinguo. Il n'en reste pas moins que, si difficile et peut-être douloureuse soit-elle, la lucidité reste nécessaire même dans la passion et le danger. Tour à tour Serge, Gide, Herbart, Citrine, d'autres ont parlé. Leur lourd témoignage, quoiqu'en dise Bergamin, ne se réduit pas à des injures. J'y cherche même l'injure au sens où la majorité des lecteurs prendront ce mot. Si l'U.R.S.S. est ce qu'ils disent, comment l'Espagne pourrait-elle en recevoir le salut ? Vous donnerait-elle la victoire matérielle, et

1. *A la recherche de la vérité en Russie*, Ed. Pierre Tisné.

2. Faut-il ajouter le dernier Dorgelès : *Vive la liberté* (Albin Michel). Ce cri de colère contre toutes les dictatures (il y est aussi bien question de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Autriche, etc...) ressemble trop à une mauvaise humeur d'intellectuel libéral, se suffisant à soi-même pour avoir le même sens que les ouvrages qui précèdent.

vous n'avez pas besoin d'elle pour cela, votre armée le prouvait hier encore, ce n'est pas à vous, Bergamin, que je dois démontrer qu'un martyr fécond est préférable à un succès où sombreraient les raisons de votre lutte.

D'ailleurs, pourquoi l'Espagne se croirait-elle obligée — je mesure mes mots — à quelque enthousiasme forcé pour le régime intérieur de l'U.R.S.S. ? Nous avons connu en France des journalistes nationalistes et conservateurs qui défendaient le pacte franco-russe de toute l'éloquence de leur plume, sans faire la moindre entorse à leurs convictions contre-révolutionnaires. Non, la parole de Péguy n'est pas vaine (je cite de mémoire) : « Celui qui ne gueule pas la vérité, quand il sait la vérité, se fait complice du mensonge et de l'erreur ».

Car le problème est d'abord un problème de vérité. C'est pourquoi je veux lier étroitement au destin de ces livres sur l'U.R.S.S. le remarquable procès spirituel que le R.P. Fessard vient de plaider sous le titre : *La main tendue. Le dialogue catholique-communiste est-il possible ?*¹ Résumer sa dialectique serrée, c'est la trahir. Je veux cependant en indiquer les nœuds. Porté (la chose n'est pas si fréquente chez les auteurs catholiques) par une connaissance sûre de Hegel et de Marx, il nous offre un modèle de ce que devrait être le démantèlement critique des malentendus, des amphibologies diffuses, des duplicités latentes qui sont à la base des mensonges publics et des mystiques modernes. A l'offre communiste il fait deux réponses, opposées, au premier aspect, mais qui se rejoignent dans une continuité organique profonde : un refus, et une acceptation conditionnelle.

Le refus prend appui sur les mystifications contenues dans la proposition communiste. Appuyée sur une tactique, et non pas sur la reconnaissance d'une vérité, celle-ci est bien « honnête » dans le système marxiste, qui se donne explicitement l'efficacité révolutionnaire comme valeur suprême (le P. Fessard se repent lui-même d'avoir fait aux communistes un procès de « bonne foi » en ce sens strict) ; mais dans le système catholique, si je puis dire, où la vérité métaphysique commande jusqu'à la moindre détermination de l'action, ce serait faire acte de duplicité, d'inconséquence, que de supposer une unité possible sur les conséquences d'inspirations incompatibles. Où se retrouve la duplicité, à savoir l'inconséquence interne,

1. Grasset.

du côté communiste, c'est lorsque des militants du « réalisme socialiste » défendent sans sourciller comme principe d'accord cette séparation « idéaliste » entre la doctrine et l'action. En fait, le communiste peut sceller une telle alliance « sans compromission de doctrine », lui dont la doctrine par elle-même autorise pour les besoins de la tactique l'utilisation de la vérité, des hommes, des groupes ; le catholique, et généralement tout homme pour qui la notion de vérité a quelques sens, se renoncerait au sein d'un tel malentendu si bien que « le communiste ne peut s'unir qu'à un soi-disant catholique ». Sa tactique revient au fond à proposer au catholique des échappatoires « idéalistes », croyant satisfaire ainsi l'esprit profond de la religion. Le P. Fessard insiste sur l'une des plus subtiles entre ces échappatoires, la distinction entre un « maintenant » où la collaboration se réaliserait avec abstraction de la doctrine, et un « après » où toute liberté serait promise au catholique de se dégager et de s'affirmer, mais quand précisément il aurait installé un régime qui dans son principe même élimine sa loi. Le réalisme catholique est un réalisme de l'éternel présent, et le problème doit être résolu tout entier dans le présent, dans l'actuel. Il dénonce dans les formules d'accord les mots trop généraux qui sont des couvertures jetées sur les contradictions, non pas qu'à ces mots il ne donne un sens, mais parce que précisément il en donne un. Il est piquant de constater que c'est le spiritualiste qui donne ici une leçon de réalisme au « réaliste socialiste »

Je voudrais avoir la place d'insister sur les analyses où le P. Fessard, en retour, essaye de chercher à quelles conditions non pas encore un accord, mais un dialogue deviendrait possible. Il y fait envers le marxisme un effort de sympathie, il faudrait dire de générosité intellectuelle, qui le mène fort loin dans l'intelligence de l'adversaire. Il précise notamment sous quel aspect le marxisme peut être ouvert à une transcendance, quels équivalents à la mort de Dieu le chrétien trouve dans la mort à l'essence divine, comment on pourrait passer, pour peu que le marxiste s'y prêtât, de l'humanisme dialectique à la doctrine du Corps mystique, et comment en fin de compte, avec ces compléments métaphysiques joints à quelques réponses actuelles dans la réalité historique, le marxisme pourrait donner des leçons d'action à un catholicisme dont il recevrait des leçons de vérité.

Il manque peut-être à ce livre d'avoir analysé l'idée de « collaboration » sous les formes où elle est moins aisément détec-

n. inable. Est-ce « collaborer » avec le communisme que de collaborer au Front populaire français en pleine liberté de manœuvre et de critique ? Est-ce « collaborer » que de se défendre conjointement avec les communistes, en cas d'alerte, contre un danger commun (et si les Basques ne peuvent défendre leur patrie sous un gouvernement Caballero, pourquoi M. de Kérillis défendrait-il la sienne sous un gouvernement Blum) ? Il n'en reste pas moins que ce livre nous apporte un air frais, et déborde considérablement l'occasion qui lui a donné naissance. Il faut aller y chercher la clé des sentiments qui inspirent plus d'une répudiation de l'U.R.S.S. Celui qui nierait que ce soit aussi combattre que de faire un pareil effort d'intelligence aurait une conception du combat qui serait bien proche des déterminations fascistes.

Emmanuel MOUNIER.



A. DE CHATEAUBRIANT : *LA GERBE DE FORCES* (Grasset). — Il y avait peut-être un livre à écrire pour déconcerter ces esprits suffisants et vains qui font, inlassablement et sans en laisser tomber un iota, la critique du national-socialisme, comme s'ils étaient eux-mêmes adossés à quelque chose d'inaffable et d'éternel. A leur sujet, nous ne sommes pas suspects d'indulgence. Mais ce dithyrambe ampoulé ne réussira qu'à les exaspérer, et tous les bons esprits au surplus, par un ton dont l'éloquenceressive et traînante ne se relâche que pour s'ébrouer avec de petits cris dans les fausses grâces et les larmoiements. Tout sonne faux dans cette apologie de la nature et de la pureté. On voit très bien que M. de Chateaubriant, exilé dans son propre pays, — est venu soigner en Allemagne hitlérienne, il le dit à mi-mot, sa nostalgie de féodalité. « Je suis venu vivre en Allemagne le retour des siècles ». Non : il est venu en Allemagne surexciter sa sensibilité néogothique. Il lui est arrivé, au surplus, la mésaventure où sont tombés beaucoup de ceux qui découvrent l'Allemagne en même temps que l'hitlérisme : ils prennent l'un pour l'autre. Il serait stupide de nier que l'hitlérisme n'ait réveillé les vieilles sources de la poésie allemande qui, partout où elles ne gênaient pas ses tracés politiques, se sont mises à couler en filets clairs comme un sang rajeuni. M. de Chateaubriant y a bu, et tant bu, avec l'encouragement complaisant de ses guides, qu'il est, révérence parler, revenu ivre et chantant à tue-tête : « Être national-socialiste, c'est tuer en soi le schwein » « L'Allemagne est devenue une immense fleur ». Rousseau est un idiot de dire que l'homme est né bon, mais Hitler, enfin, l'a fait tel. Il a tiré l'homme éternel du misérable européen que plusieurs siècles avaient contaminé, et qui a perdu dans le latin le goût de la peau de l'auroch ». Crisé sans doute par

l'odeur de ce poil fumant, notre voyageur ne sait plus entrer dans un camp de jeunesse sans s'esclaffer : « Nous passons... Nous sommes admis à passer... c'est dictatoirement délicieux ».

Tout cela ne serait que de la mauvaise littérature (qui nous fait oublier, hélas, la splendide *Brière*) si l'on ne croyait devoir la mêler d'une spiritualité tout aussi frelatée. M. de Châteaubriant expose avec délire la doctrine naziste du primat de la collectivité sur la personne : il croit ainsi défendre le primat de l'universel sur le particulier, de la communion et du renoncement sur l'égoïsme, du réalisme sur le nominalisme. La confusion de la personne et de l'individu s'étale à chaque page (voyez notamment pp. 130-135), renforcée par celle du spirituel et de l'irrationnel (p. 198) comprenant par irrationnel non pas ce qui dépasse la raison, mais le déchainement de tout ce qu'elle maîtrise.

M. de Châteaubriant, aussi sourd que ceux qu'il critique justement, et usant des mêmes partis pris retournés, n'a jamais entendu parler ni du 30 juin, ni de camps de concentration, ni d'un M. Himmel, ni des S.S., ni des Juifs, ni du *Sturmer*, ni de l'abbé Rossaint, et cet auteur pieux n'a pas eu le loisir, sans doute, de feuilleter l'Encyclique *Mit Brennender Sorge*. Quand on ne sait parler de son pays il est vrai, qu'avec un sens aussi aigu du naturel : « Douce France, ton âme de cygne... », quand on trouve dans Saint-Paul les fondements du racisme, qu'important de vagues réalités ? Quelque part, M. de Châteaubriant, qui ne se résigne pas à ne l'être qu'avec un *tu*, nous montre Hitler, saluant d'une main, et « l'autre, dans l'invisible, ne cessant d'êtreindre fidèlement la main de Celui qui s'appelle Dieu ». « Beaucoup de gens, ajoute-t-il, lisant ma phrase, la mettront entre les deux pointes du compas et souriront. Mais Hitler ne sourira pas ».

M. de Châteaubriant non plus. C'est bien ce que nous pensions. Et c'est pourquoi « Celui qui habite dans les cieux se moque d'eux ».

E. M.

ESPRIT A L'EXPOSITION

Nos amis visitant l'exposition trouveront *Esprit* représenté :

1^o Au *Pavillon de la presse*, 1^{er} étage, panneau 13 (galerie à gauche et immédiatement, au haut de l'escalier).

2^o Au *Musée de la Littérature*, aile droite du Trocadéro, classe II, groupe I.